Fabula / Les Colloques
Être de son siècle (Moyen-Âge - XVIIIe siècle)

La Langue du siècle ? Mercier : style *mâle* et langue *républicaine*

The tone of the century? Mercier: *male* style and *republican* language

Élise Pavy-Guilbert

Pour citer cet article

Élise Pavy-Guilbert, « La Langue du siècle ? Mercier : style *mâle* et langue *républicaine* », *Fabula / Les colloques*, « Langue et langages du siècle. Être de son siècle (Moyen-Âge - XVIIIe siècle) », URL : https://www.fabula.org/colloques/document10873.php, article mis en ligne le 20 Octobre 2023, consulté le 09 Mai 2025

Ce document a été généré automatiquement le 09 Mai 2025

La Langue du siècle ? Mercier : style *mâle* et langue *républicaine*

The tone of the century? Mercier: *male* style and *republican* language

Élise Pavy-Guilbert

En 1785, le secrétaire perpétuel de l'Académie Française et historiographe de France, Marmontel, analyse *L'Autorité de l'usage sur la langue* et incite à la rupture :

> La Cour, dont le langage roule sur un petit nombre de mots, la plupart vagues & confus, d'un sens équivoque ou à demi-voilé, comme il convient à la politesse, à la dissimulation, à l'extrême réserve, à la plaisanterie légère, à la malice raffinée, ou à la flatterie adroite, la Cour a pu, dans tous les temps, négliger une infinité d'expressions naïves ou franches, dont elle n'avoit pas besoin. Le monde poli & superficiel, qui suit l'exemple de la Cour, & qui croit qu'il est du bon ton de parler de tout froidement, légèrement, à demi-mot, sans chaleur & sans énergie, ce monde, dis-je, a dû laisser tomber tout ce qui n'étoit pas de la langue usuelle. L'expression fine & piquante a dû lui être chère ; il l'a dû conserver : il a dû conserver de même le langage du sentiment dans toute sa délicatesse, comme essentiel au caractère de politesse & de galanterie, qui est la surface de ses mœurs. Mais son Dictionnaire n'a pas dû s'étendre au delà du cercle de ses besoins ; & mille façons de parler, nécessaires à l'homme qui pense fortement & qui veut s'exprimer de même, à l'homme qui s'affecte d'un sentiment passionné, ou d'une image pathétique, & qui veut rendre ce qu'il sent, en deux mots, le langage de l'Eloquence & de la Poésie n'a pas dû trouver dans le monde des conservateurs bien zélés (Marmontel, 1785, p. 19-20).

Avec ce discours virulent, Marmontel se fait l'écho de la fin du siècle. S'impose progressivement au « tournant des Lumières », dans cette « période sans nom[1] » et peut-être sans langue, ou sans modèle de langue, l'idée que le « bon usage » n'est plus « la façon de parler de la plus saine partie de la Cour, conformément à la façon d'escrire de la plus saine partie des Autheurs du temps » comme le préconisait jadis Vaugelas (1647, Préface, p. ii[2]), auquel Marmontel s'oppose frontalement. L'autorité émane désormais de nouveaux gens de lettres insufflant imagination et liberté à la

[1] Voir notamment Simone Balayé et Jean Roussel, 1982 ; Bercegeol, Genand et Lotterie, 2016 ; Astbury et Seth, 2012.

[2] Excluante socialement, la doctrine du « bon usage » témoigne pourtant aussi d'une dissociation fondamentale entre le roi et la nation, par le biais de la langue. Voir Merlin-Kajman, 2011.

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

langue, et seuls aptes à reconquérir, au sein de cet imaginaire linguistique créé, l'énergie perdue de la langue. À la fin de son discours, Marmontel prône l'alliance de la langue des écrivains et de celle du peuple (1785, p. 28-29). La mutation politique qui a lieu se fonde donc sur une *crise* de la langue et le sursaut d'un *cri* du peuple[3], tous deux bâtis par des constructions discursives. La fin du xviiie siècle attaque la langue « du siècle de Louis XIV » et même du siècle de Louis XV, perçue comme langue de la frivolité, du bavardage conversationnel et de l'évanescent babil des diseurs de rien. Cette langue des compliments et du papillotage afflige, à leurs oreilles, aussi bien l'intime que le politique. Elle est une langue parlée sans être vécue. L'Ancien Régime est donc accusé du plus grand des maux : avoir péché contre la langue. La Querelle des Anciens contre les Modernes se joue une fois encore, en se cristallisant autour du style « sauvage », à « la vigueur plus mâle » et à la « vérité plus naïve », qui doit contenir « plus de sève, plus d'abondance, plus de saveur[4] » pour forger l'éloquence du siècle. Dans les harangues prononcées à l'Académie française[5], la dispute entre le parti des philosophes et celui des anti-philosophes, plus tard entre révolutionnaires et contre-révolutionnaires, se concentre sur ces imaginaires de la langue et de l'« éloquence antique » ou « future » (Starobinski, 1987). De l'éloquence académique à celle de l'Assemblée nationale, l'éloquence « change de foyer » sans modifier pour autant sa nature rhétorique (France, 1985). Indéniablement en tous cas, le siècle cherche son style. Voltaire et Rousseau sont les deux modèles, auxquels s'ajoutent, plus sporadiquement, Montesquieu et Diderot. Mais à l'extrême fin du siècle, la langue voltairienne elle-même est soupçonnée de cultiver les agréments, le clinquant du bel-esprit, voire le cynisme. La « basse littérature », comme la nommait Voltaire (1770-1772, t. 2, article Auteurs, p. 378-379), se répand en réfutant la grandeur de la langue classique, avec l'idée que ce ne sont pas seulement les (grands) livres, mais toutes les productions écrites, cette vague considérable d'imprimés éphémères qui « ont fait la Révolution » (Roche et Chartier, 1989, p. 17). Or cette « littérature par en bas », pour détourner une expression des historiens qui évoquent l'*history from below* (Krantz, 1988 et Sharpe, 1991) condamne constamment l'ancien ton. La vie littéraire de la fin du siècle se transforme : la Révolution s'apparente à une guerre de mots au sein de laquelle la République des Lettres est comme phagocytée progressivement par la République Française (Darnton, 1987). Rousseau devient le

[3] Voir notamment à ce sujet Milliot, 1989.

[4] Marmontel, 1785, p. 33-34 : « Lorsque le goût du temps a paru aux hommes de génie dans tous les Arts, ou trop timide ou trop frivole, qu'on fait ces grands Artistes ? Ils se sont recueillis, retirés de leur siècle, & se sont mis devant les yeux les grands exemples du passé, pour être dignes, en les imitant, des suffrages de l'avenir. Pourquoi donc l'Ecrivain solitaire & indépendant, qui ne sera jamais livré au mouvement de la multitude, & qui n'aura pour juge qu'un Lecteur isolé & solitaire comme lui, n'auroit-il pas le même courage que le Peintre & que le Statuaire a dans son atelier ? Son style y prendra, je le sais, un caractère un peu sauvage : mais je sais bien aussi qu'il en aura une vigueur plus mâle, une vérité plus naïve, enfin plus d'abondance, plus de sève, & plus de saveur. »

[5] Voir le *Recueil des harangues prononcées par Messieurs de l'Académie Françoise*, 1787.

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

modèle de cette langue passionnée, idéalisée dans les textes, qui sera celle de la Révolution. Éditeur et admirateur de Rousseau[6], Louis-Sébastien Mercier s'inscrit dans ce contexte. « Hérétique en littérature » (Bonnet, 1995), il revendique une écriture fragmentaire et prêche jusqu'au bout à l'Institut de France – contre ce qu'il désigne comme des « sectes » littéraires et ceux qu'il nomme les « Idiologues » (Idéologues) –, une langue nouvelle. Quelle image de la *langue du siècle*, ou plutôt de *l'entre-deux siècles*, Mercier, lui-même comme *coincé* entre deux siècles (il naît en 1740 et meurt en 1814), construit-il dans ses écrits ? Quel espoir et quelle défiance convoque-t-il à travers ces imaginaires ?

La langue du siècle

Fidèle à un poncif, Mercier critique d'abord l'Académie française, à laquelle il va pourtant appartenir une fois qu'elle sera devenue Institut de France, et fustige la langue mondaine compassée du temps. L'uchronie de *L'An 2440. Rêve s'il en fût jamais* (1771), projet concret et libératoire qui lui vaudra son premier succès littéraire, développe un idéal jusque dans la langue. Dans le Paris du xxve siècle, les Académiciens ont choisi de se retirer à la campagne avec des amis et leur langue même s'est affermie par « des idées mâles et fortes » dictées par une « voix intérieure » « sévère » et « inexorable » (chap. XXX « L'Académie Françoise », p. 235-236). Par « anticipation », en « présentant comme réalisé ce qui n'a pas encore eu lieu » (Hartog, 2009, p. 60), c'est bien la langue du temps que Mercier souhaite réformer. Ce topos des idées *mâles* et *fortes* bientôt assimilées à la langue *révolutionnaire* et *républicaine* revient comme un leitmotiv sous sa plume. Dans le *Tableau de Paris* (1781-1788), plusieurs chapitres stigmatisent chez ses contemporains la manie de rabaisser les écrivains actuels. Fait neuf, Mercier consacre la fin du xviiie siècle comme le véritable « Grand Siècle », celui des ouvrages modernes et substantiels. Contre le canon, il rétorque avoir préféré, dès sa prime jeunesse, aux tragédies de Racine les romans de Prévost et la prose de Rousseau. Il encense le « cri de l'âme » et blâme « la langue du monde », excepté celle des femmes de Paris dotées d'« une manière propre d'oser penser & parler juste, fondée sur-tout sur l'étude des hommes[7] ». Et encore d'asséner :

> Le style le plus fort est toujours le meilleur ; & l'expression la plus nette est celle que l'on doit employer de préférence. Il y a dans les langues quelque chose d'intellectuel ; car toutes les figures étant arbitraires, l'on devine encore plus que

[6] Voir son édition des *Œuvres complètes de J.-J. Rousseau* (Rousseau, 1788-1793) et Mercier, 1791.

[7] Mercier, 1781, t. 2, p. 126 : « Rien ne pourroit arrêter ce cri de l'ame ; la vérité nue & simple a une force qui terrasse ; d'ailleurs jamais l'autorité n'a osé frapper directement à la sainte vérité » ; p. 198-201 chapitres « De la langue du monde », « Ton du monde », « Ton du Grand-Monde » p. 202 avec remarque sur les femmes.

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

> l'on n'entend. Voilà pourquoi le style chargé de trop de mots, laisse l'ame dans l'inaction. Mettre en jeu l'imagination, & ne la point rassasier ; voilà l'art d'écrire. [...]
> Un bon style, comme celui de Jean-Jacques & de l'Abbé Raynal, mâle, clair, ferme & simple, est semblable à la baguette de Moïse, changée en serpent. Ce style dévore & anéantit tous les styles inférieurs, ainsi que le serpent dévora les couleuvres Égyptiennes. (t. 2, « Du style », p. 213-214)

Mercier souligne juste après que le « style des hommes de Cour » n'est donc « point convenable à l'homme de Lettres, qui est par essence l'homme passionné » ; « qu'il ne craigne point de pécher par un excès de chaleur ; on n'en a jamais trop pour annoncer la vérité. » (p. 215).

À force de métaphores et de comparaisons se dessine une langue performative dont la visée, l'utilité et l'action sont sœurs de l'imagination et du rêve. Dans son ouvrage *De Jean-Jacques Rousseau considéré comme l'un des premiers auteurs de la Révolution* (1791), écrit dans la veine des nombreux éloges, hymnes et tombeaux littéraires adressés à Rousseau et à ses mânes, Mercier rapproche modèle d'éloquence et de vie :

> À la mémoire de J. J. ROUSSEAU, citoyen de Genêve,
> Qui ramena, avec une mâle et douce éloquence,
> Les déclamateurs à la raison,
> Les voluptueux à la vraie jouissance,
> Les arts errans à la simplicité de la nature,
> L'homme qui doute au calme de la révélation.
> Il mourut le 2 juillet 1778. (t. 1, dédicace non paginée)

> Il est une éloquence rapide, invincible, qui frappe, qui terrasse, qui arrache le sentiment : cette éloquence peut se nommer poésie ; elle enlève, elle détermine un peuple entier ; elle n'a pas besoin de rimes, d'hémistiches, de césures ; elle a sa marche, son nombre, sa force et son harmonie ; tel fut le style de Rousseau. (t. 2, p. 184)

La « mâle et douce éloquence » de Rousseau, syncrétisme des imaginaires masculin et féminin, est éloquence faite poésie : elle fabrique littéralement la marche de l'Histoire. Or la langue politique de Rousseau façonne une République s'identifiant à la vertu (Blum, 1986, chap. 7 « Identification with Virtue », p. 131-152 et Linton, 2001), à la ferveur de toute une génération qui l'idolâtre et se confond avec son modèle. La Révolution apprend à lire autrement Rousseau : les textes de la fin du xviiie siècle prouvent que lectrices et lecteurs tentent à travers son œuvre de comprendre ce qui advient et que tous cherchent un style en rapport avec leurs expériences nouvelles. Sous la plume de Mercier, ou sous la plume de femmes telles Gouges et Staël, apparaît très souvent cette image de la langue *mâle* vertueuse. Elle dit le poids symbolique genré porté par une régénération qui mêle

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

sexe, politique et langue en distinguant souvent la langue efféminée et la langue mâle du temps (Outram, 1987 et 1989 ; Trouille, 1997 ; Habib, 1998). En relisant Rousseau, révolutionnaires et contre-révolutionnaires luttent à coups de paraphrases et de citations et manifestent une langue de la chose publique progressivement commune (Hesse, 2011). L'éloquence rousseauiste est partagée par Jacobins, Montagnards et Girondins qui s'affrontent sur le même terrain imaginaire de ce que sera la *langue du siècle* ainsi que la langue de la vertu. Exalter ce qui doit devenir la langue *du siècle* en tant que langue de la vertu et « idiome de la liberté » exige de supposer une langue utopique, celle d'un *ethos* et même d'un intellect collectifs (Amossy et Orkibi, 2021) qui doivent rester fidèle à la scène du premier serment révolutionnaire.

Langue politique et fanatisme : la dyslogie du siècle

Cette *langue du siècle*, qui cherche à exister, oscille pourtant entre la langue modérée, « vertu des esprits courageux » (Craiutu, 2012), et la langue enthousiaste dont l'appel à la vertu légitimerait le régime politique de la Terreur. Fuyant les extrêmes, Mercier se méfie très tôt du lien possible entre imaginaire héroïque et discours à ses yeux des factieux et des fanatiques. Ses propos et son ton se veulent critiques, sa parole « pamphlétaire » (Angenot, [1982] 1995), crépusculaire et provocatrice jusqu'au paradoxe. Renvoyant dos à dos la *Voltairolâtrie* et les « Idiologues », il réprouve l'autorité abusive tant en matière politique (haine de Robespierre et de Bonaparte) qu'en matière de langue. En 1797, lorsque paraît *Le Nouveau Paris*, la Terreur a eu lieu, au nom de la vertu. Mercier abandonne « le style mâle » pour mettre au jour l'idiome singulier et l'idiosyncrasie du style[8], reflet de la manière dont chaque individu ressent, d'une façon qui lui est propre, les influences extérieures. Mercier renvoie à l'origine étymologique grecque du terme *idiome* qui a le sens de propriété, particularité, individualité et singularité :

> Fais ton idiome, car tu as à peindre ce qui ne s'est jamais vu, l'homme touchant dans le même moment les extrêmes, les deux termes de la férocité et de la grandeur humaine. Si en traçant tant de scènes barbares, ton stile est féroce, il n'en sera que plus vrai, que plus pittoresque, secoue le joug de la syntaxe, s'il le faut, pour te faire mieux entendre : oblige-nous à te traduire : impose-nous, non le plaisir, mais la peine de te lire. Je ne crois pas en effet que notre langue puisse marcher encore longtems sans sortir de la gêne où une timidité gratuite la captive au milieu de tant de spectacles nouveaux et non moins étonnans. Si le stile

8 Merci à Florence Lotterie pour cette idée d'idiosyncrasie du style.

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

> demeure esclave, ils ne seront point transmis à l'admiration ou à l'horreur de la postérité (Mercier, 1797, t. 1, p. xxiii).

Mercier considère la Terreur comme un processus désastreux qui s'explique par l'abus des mots et la dégénérescence de la langue. La langue terroriste a plombé selon lui le débat politique qui, à force d'exagérations, a fini par se réduire à des paroles insignifiantes et inintelligibles comme à des expressions magiques et sanguinaires. Les « journaillons » et la « huaille » des sections, comme il les désigne souvent, ont profané la langue en hurlant des mots qui tuent et les Parisiens eux-mêmes ont « corrompu » la langue. L'idée de corruption du langage est d'ailleurs l'un des poncifs du siècle. D'où ce passage de la prose à la poésie pour dire les erreurs de la langue et écrire ses « derniers vers » :

> Il va finir pour moi, le songe de la vie ;
> Il va finir bientôt. Qu'aurai-je à regretter ?
> La haine des méchans ! les clameurs de l'envie !
> Les poisons de la calomnie
> Que rien ne sauroit arrêter !
> [...] Que de crimes commis,
> Que de mâles vertus ont étonné la France !
> J'ai vu sous le fer des tyrans
> Tomber la paisible innocence.
> J'ai vu le peuple honorer des brigands ;
> Et lorsque sous son nom ils contentoient leur rage,
> Décorer leur fureur du beau nom de courage.
> J'ai vu de prétendus savans,
> Qui changent aujourd'hui de masque, de langage,
> À ces monstres de sang accorder leur suffrage :
> Auprès de celui de Rousseau,
> De Marat j'ai vu le tombeau
> (vol. 6, chap. CCLX « Mes derniers vers », p. 211-212[9].).

Mercier déplore le dévoiement et la « radicalisation » du discours et de l'idéal républicains[10]. Mais son écriture porte surtout la trace d'un désenchantement et d'une « mélancolisation du discours » (Joseph, 2021), traduite par l'orientation nouvelle des *ultima verba* et la mise à distance poétique. S'immisce en filigrane l'idée que la langue ne peut ni aider ni sauver une époque, mais seulement constater ses peurs (Biard, 2016), ses délires (Murat, 2011) et sa perte. La période pointe ce paradoxe selon lequel la Terreur s'est dégagée secrètement et peut-être inéluctablement du cœur même de la langue révolutionnaire et que la demeure de

[9] Voir aussi Chap. CCLXX « Cache », p. 247-248.

[10] Voir Bouineau, 1986, p. 126 ; Baker (2001) analyse l'emploi de la rhétorique du républicanisme en temps révolutionnaire et des trois figures principales de Marat, Robespierre et Saint-Just, à qui il attribue une radicalisation du discours républicain classique. Voir encore plus récemment Fichtl, 2020, introduction : « Modèles de l'homme public et morale laïque des anciens », p. 13.

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

la langue comme de la civilisation ne surent pas être un abri. D'où une poétisation croissante du littéraire et du politique comme moyen stylistique de « sortir de la Terreur » (Baczko, 1989 et 2008) et d'une éloquence exaltée aux dérives avérées. Au cœur des débats sur la langue révolutionnaire se pose la question de la fulgurance des événements et de « l'empire des mots » qui les accompagnent et les créent : la Révolution se fonde sur les pouvoirs de la Parole et la puissance du Verbe, c'est-à-dire le mythe d'une « langue révolutionnaire » et d'une « parole fondatrice »[11], toutes deux aptes à changer le réel. Le mythe d'une langue vertueuse et transparente, harmonieuse et parfaite réunion des écrits et des actes, a aussi son versant sombre : il préfigure le point de bascule toujours possible entre la logomachie (dispute *de* mots et *sur* les mots) et la logocratie (qui est le pouvoir, y compris autoritaire, de la parole et du discours). Le style mâle de la langue républicaine a été l'horizon et l'idéal de la *langue du siècle*, mais la rhétorique et les procédés de l'éloquence portés à leurs sommets témoignent de leurs limites, en proie aux circonstances. La chute de cette *langue du siècle* revient sous la plume de nombreux écrivains après la Terreur qui voient en elle une possible dyslogie du siècle.

Néologie et *ulogie*

Mercier n'a alors d'autre choix que de s'affranchir de cette idée de *langue du siècle* et sa seule manière de défendre sa vision de la langue et du style revient à inventer sa langue, une langue qui n'existe pas, ou pas encore : la néologie rencontre alors ce que nous pourrions appeler l'*ulogie* (une non-langue ou une langue idéale, une utopie dans la langue). Dans *De la littérature et des littérateurs*, Mercier précise :

> J'aime l'innovateur, en fait de style ; il remplit la langue de termes & de tours vigoureux. Je n'entends point ici la création de mots nouveaux. J'entends une signification neuve donnée à telle expression ; des mouvemens plus précipités, des termes creusés & approfondis. (Mercier, [1778] 1970, p. 37 note de bas de page).

Avec sa *Néologie*, *ou vocabulaire de mots nouveaux, à renouveler ou pris dans des acceptions nouvelles*, ornée de l'épigraphe « Notre langue est une gueuse fière ; il faut lui faire l'aumône malgré elle », empruntée à Voltaire (Mercier, [1801] 2019, page de titre), Mercier fait vivre et entendre avec le plus d'acuité à la fois « la langue du siècle » et sa langue littéraire. À l'extrême fin du xviiie siècle, les dictionnaires néologiques pullulent, mêlant les hommes, les mots et les faits, les préfixes

[11] Philippe Roger, « Le débat sur la "langue révolutionnaire" » et Jean-Claude Bonnet, « La "sainte masure", sanctuaire de la parole fondatrice », dans Bonnet, 1988, p. 157-216.

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

nouveaux et les choses nouvelles. Si le début du siècle entendait fixer la langue sur les usages de la Cour et du peuple allié aux écrivains, la Révolution et le tournant des Lumières aspirent à la régénérer et à l'inventer. Les transformations du vocabulaire à l'époque de la Révolution attestent non seulement une volonté de définir les mots des parti-pris politiques mais aussi, et peut-être surtout, de changer la langue du temps. Or si la Révolution n'a à peu près rien changé à la syntaxe, elle a en revanche renouvelé une grande partie du vocabulaire. Mercier réalise en quelque sorte la dernière étape, charnière, de ce long processus de maturation néologique. Son originalité consiste à proposer, avec les mots du siècle, ses propres créations néologiques. À la fin de sa préface, datée du 15 messidor an 9 (4 juillet 1801), Mercier entremêle langue singulière et littéraire avant d'évoquer une fois de plus la langue *républicaine* et de dédier son livre à sa « chère Nation » :

> Vous tous qui m'écoutez, qui me lisez, vous êtes tous auteurs, métaphysiciens, qui plus est, puisque vous pensez, puisque vous parlez ; faites votre langue, faites votre style, créez et prononcez, prononcez et créez. Si vous êtes émus, nous vous entendrons et nous vous écouterons ; si vous êtes pleins de vos idées, mais sans calcul intéressé, vous serez éloquents. (p. lxiv).
> [...]
> C'est donc sans crainte que je donne à ma chère nation, dont j'ai tant aimé la gloire et servi la liberté et l'indépendance politique, dans toutes les époques de ma vie ; c'est donc à elle que je livre avec pleine confiance cette *Néologie*, qui veut dire *création de termes nouveaux* (1) ; c'est lui annoncer en même temps que je pourrai bientôt reproduire sous ses yeux et reporter à son oreille les mâles expressions de la *langue républicaine*, qui me fut familière pendant quatre ou cinq années. Il y a là de quoi faire pâlir à jamais la *langue monarchique* ; mais encore un peu de temps, un peu de temps encore ; vous nous l'accorderez, génie protecteur de la France, invincible génie à qui j'adresse toutes mes pensées. [...]
> note (1) : « Néologisme, au contraire, abus de la Néologie. Observez bien ceci, lecteurs ! (p. lxxiii-lxxiv).

Dans son « vocabulaire de mots nouveaux », Mercier définit le lexique politique de la Révolution. Il se fait le chantre de cette *langue républicaine* nationale, signalant ainsi l'avènement d'une raison politique qui va de pair avec une rationalisation linguistique. Il enregistre les termes politiques porteurs d'espoir tels *civisme, débarbariser, régénération*, propose des définitions sujettes à variation, en particulier pour les vocables *fédéralisme, Girondins, Jacobins* et *modérantisme*. Mercier souligne aussi que la Terreur est là, souterrainement, et il suffit d'un mot déclencheur – *bastillage, capitalisme, démagogue, despotiser, engloutir*, *indisciplinable, inutilisme, irreniable*, *irrépublicain, juillettiser, liberticide, pamphléteur, patriophobe, sanguinocrate, septembriseur, ultra-révolutionnaire* – pour réveiller dans ses commentaires le mauvais souvenir. Contre ses détracteurs, il invente une série de termes quasi rabelaisienne : *compasseurs, endoctrineurs, étouffeurs, jugeurs,*

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

rabâcheux, réviseurs, souligneurs, toiseurs de mots. Mais surtout, il développe à travers les vocables son pari poétique, la puissance des inventions littéraires avec les mots *anecdotiser, autrice, bavardise, calembourder, causerie, confabuler, délicater (se), désattrister, désespérance, écrivaillerie, frivoliser, inventionner, littéromanie, muser, oubliance, silencié*, en s'appuyant sur des exemples empruntés aux grands auteurs et tout spécialement à Montaigne, Voltaire, Rousseau, mais aussi et surtout à Diderot et Rétif de la Bretonne[12]. Sa *Néologie* est une magistrale leçon de langue et de littérature. Si néologie et idéologie se confondent à cette période[13], c'est parce qu'une telle révolution néologique revêt plusieurs aspects, à la faveur d'un déplacement de conception de la langue : la néologie évolue d'une image technique ou mécanique de la langue (la langue comme réalité autonome, organisme vivant), à un engagement politique (la langue telle une institution du pouvoir, une réalité sociale susceptible de réforme) jusqu'à un investissement poétique[14]. Mercier représente le couronnement de l'entreprise néologique du xviiie siècle, sa *Néologie* ouvre la voie par laquelle la néologie rationnelle et politique se fraie un chemin vers l'imaginaire littéraire et poétique qui sera celui du xixe siècle[15]. La *Néologie* de Mercier scelle donc la naissance de la politique, d'un côté, censée penser l'articulation des idées aux discours et aux actes, et décortiquer « les mots de la tribune », car c'est la production d'un discours et la création de mots qui doit définir la Nation à venir. De l'autre, l'imaginaire de sa néologie rejoint la dimension littéraire, pour réenchanter et « donner un sens plus pur aux mots de la tribu[16] ». Bientôt l'imaginaire linguistique – la néologie créatrice de mots neufs – glisse vers « l'imaginaire culturel » (Houdebine, 2015) – inventer des idées nouvelles, un nouvel ordre des choses – qu'il s'agit de répandre à l'échelle européenne et même universelle. Dans sa préface à la *Néologie*, Mercier annonçait le projet d'un *Dictionnaire universel de la langue*, demeuré inachevé. La « République des lettres » rejoint ainsi la « République des langues » (Simon, 2011 et 2014), en quête d'une langue universelle. La réflexion historique et mythique sur « la langue du siècle » s'est métamorphosée en rêve de langues nouvelles, universelles ou fictives.

---

12 On pourrait poursuivre cette liste de néologismes culturels, poétiques et littéraires : *amatrice, amusoir, célestiel, cruéliser, cyniser, dansomanie, désaigrir, désaimer, dérider, désennui, déshommé, déshumaniser, diabolicité, dialogisme, donquichotisme, douloir, impressionner, ingaieté, inventionner, inventrice, invérité, joliveté, joyeuseté, jugerie, jugeur, (se) langourer, liseur, littéromanie, métaphysiquer, musiquer, mystifier, nuager, obscurer, philosophailler, silencié, strapasser, verbiageur, verbosité*, etc. Sur la *Néologie* comme recueil d'extraits, avec Mercier et sa « bibliothèque manuscrite », voir Bonnet, 2003.

13 Jean-Robert Armogathe (1973) souligne une double descendance : la finalité sociale de la néologie technique – celle des économistes et des révolutionnaires – et l'enthousiasme néologique poétique et littéraire – développé par les surréalistes.

14 Sylvain Auroux (1996) développe cette idée de « conception mécanique » (langue réalité autonome, un organisme vivant) ou de « conception politique » de la langue (langue une institution du pouvoir, une réalité sociale susceptible de réforme).

15 Pour Alexis François, Mercier est « le véritable couronnement de l'entreprise néologique du dix-huitième siècle […], porte par laquelle la néologie rationnelle du dix-huitième siècle débouche sur l'imaginaire littéraire du dix-neuvième siècle » (François, (1932) 1966, p. 1148-1150, cité en épigraphe de Mormile, 1973).

16 Le poème de Stéphane Mallarmé, « Le Tombeau d'Edgar Poe », qui précède sa traduction de poèmes de l'auteur (Poe, 1888) contient ce vers : « Donner un sens plus pur aux mots de la tribu. »

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

Du style *mâle* de la langue *républicaine*, à une langue *politique* de la liberté, jusqu'à l'idiome libre, imaginatif et singulier : tel est le parcours de Mercier, emblématique de cette « période sans nom » et finalement « sans langue » à laquelle se vouer. Un tel itinéraire linguistique n'est bien sûr qu'une construction de ses textes. La langue de la fin du xviiie siècle comme celle de Mercier sont peu ou prou la même que celle des siècles qui précèdent et qui suivent. Ce qui frappe au fil des textes est plutôt la permanence de la langue française et des imaginaires associés, ses constantes et sa structure profonde, malgré les fluctuations de certaines acceptions et du vocabulaire. C'est donc un absolu de la langue qui change au tournant des Lumières, aussi parfaitement inaccessible que potentiellement mortifère. Le constat de Mercier est celui non d'un « abus des mots » dans la langue française et le sentiment d'un désabusé de la langue. Mercier a la vive conscience que notre style ou nos mots ne répondent que très imparfaitement à nos pensées. Il ne cesse même de le rappeler[17], suivant ici ni Voltaire ni Rousseau, mais Diderot, pour qui la langue est toujours en-deçà de la sensation et qui aspire à une langue ni polie, ni policée, à une poésie sauvage et barbare, étymologiquement étrangère. Montaigne et Diderot seront d'ailleurs les auteurs les plus cités[18] de la *Néologie* de Mercier, qui tisse avec eux des « connivences secrètes » (Bonnet, 2020). Vaille que vaille, notre langue nous ressemble et Mercier ne cesse de le souligner : « chacun ayant sa manière d'écrire, qu'il lui est tout aussi impossible de changer, que son geste & sa démarche » (Mercier, 1781, t. 2, p. 213).

Mercier n'est pas l'homme d'un siècle mais celui de l'entre-deux siècles et de l'entre-deux langues. Il cherche d'ailleurs déspespérément à sortir de son siècle par l'uchronie et à sortir de la langue du siècle par la néologie. Il clame la nécessité de s'approprier la langue, non pour créer une langue individuelle, mais une langue marquée par des singularités. Il pense toujours le style comme un écart, une mise à distance et une intentionalité. Ces mouvements traduisent, d'un point de vue de

17 « Les mots frappent plus l'imagination que ne le feroit la chose même. […] Il est assez difficile de concevoir comment les mots, semblables au ton de la voix, prennent un caractère d'attendrissement, de passion, de crainte, de souffrance, de mépris, d'orgueil, de dédain ; comment un caractere mort, inanimé, devient un langage éloquent, expressif, qui fait répandre des larmes, qui anime, qui passionne, qui tue. […] Peut-être aussi que les mots, dans leur origine primitive, & lorsqu'ils n'ont pas encore reçu toutes les acceptions particulieres que crée une société policée, ont plus de force & d'énergie. Ces mots peignent naïvement, & ceux qui les entendent ne songent point encore à les soumettre à la froide analyse de la critique. » (Mercier, 1784, t. 1, p. 298-299).

18 Répertoriés par Mercier puis Pougens et Littré, les néologismes formels et sémantiques de Diderot sont en quelque sorte rattrapés par la langue, mis dans les dictionnaires, signes de leur propagation et de l'interpénétration entre langue et littérature. Voir Mercier, (1801) 2009, aux entrées *académiser, guenilleux, inapprivoisable, tripière* et *strapassé* où Mercier cite les *Essais sur la peinture* et les *Salons*. Voir aussi Marie-Charles-Joseph de Pougens, *Trésor des origines de la langue française et dictionnaire grammatical raisonné de la langue française*, resté inachevé, dont il paraît un *Spécimen* (1819) et deux volumes sous le titre *Archéologie française, ou Vocabulaire de mots anciens tombés en désuétude* (1821-1825). Pougens, qui puise chez Diderot, est l'une des sources essentielles de Littré : les termes et les sens nouveaux se retrouvent dans le *Dictionnaire de Littré* (1872) avec des exemples empruntés à Diderot, voir les mots *fanfiole*, *poussinière, torchée* (Littré cite Pougens qui cite Diderot) et *cotonneux, mannequiner, métaphysiquer, musiquer, sculpterie*.

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

l'histoire littéraire et de celle des idées, une pleine appartenance à ce tournant des Lumières, résolument happé par le monde d'après. Mercier renverse en quelque sorte l'imaginaire de la langue révolutionnaire : « l'idiome de la liberté », idéal de la Révolution, se mue sous sa plume en faveur de la liberté de l'idiome. Le tournant des Lumières ne cesse de dire la nécessité de trouver une langue à la fois plus immédiate, plus concrète et plus secourable : non une langue philosophique des idées ou une langue politique de l'action, mais une langue littéraire conçue comme une action poétique sur le monde.

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

BIBLIOGRAPHIE

Recueil des harangues prononcées par Messieurs de l'Académie Françoise, dans leurs réceptions & en d'autres occasions, depuis l'établissement de l'Académie jusqu'à présent, tome huitième (1775-1782) Paris, Demonville, 1787.

Amossy Ruth et Orkibi Eithan (dir.), *Ethos collectif et identités sociales*, Paris, Classiques Garnier, 2021.

Angenot Marc*, La Parole pamphlétaire. Contribution à la typologie des discours modernes* (1982), Paris, Payot, 1995.

Armogathe Jean-Robert, « Néologie et idéologie dans la langue française au 18e siècle », *Dix-Huitième Siècle*, n° 5, 1973, p. 17-28.

Astbury Katherine et Seth Catriona (dir.), *Le Tournant des Lumières. Mélanges en l'honneur de Malcolm Cook*, Paris, Classiques Garnier, 2012.

Auroux Sylvain, « Langue. État. Nation : le modèle politique », dans Patrick Sériot (dir.), *Langue et nation en Europe centrale et orientale, du xviiie siècle à nos jours*, *Cahiers de l'ILSL*, n° 8, 1996, p. 1-15.

Baczko Bronislaw, *Politiques de la Révolution française*, Paris, Gallimard, 2008.

Baczko Bronislaw, *Comment sortir de la Terreur, Thermidor et la Révolution*, Paris, Gallimard, 1989.

Baker Keith M., « Transformations of Classical Republicanism in Eighteenth-Century France », *Journal of Modern History*, n° 73, 2001, p. 32-53.

Baker Keith M. (dir.), *The French Revolution and the Creation of Modern Political Culture*, vol. 1 : *The Political Culture of the Old Regime*, Oxford, Pergamon Press, 1987.

Balayé Simone et Roussel Jean (dir.), *Dix-huitième Siècle*, n° 14, *Au tournant des Lumières : 1780-1820*, 1982.

Bercegeol Fabienne, Genand Stéphanie et Lotterie Florence (dir.), *Une « période sans nom », les années 1780-1820 et la fabrique de l'histoire littéraire*, Paris, Classiques Garnier, 2016.

Biard Michel, « "Mieux vaut-il perdre la parole que perdre la tête". La peur dans les débats à la Convention nationale (1792-1795) », dans Jean-Claude Caron, Philippe Bourdin, Lisa Bogani et Julien Bouchet (dir.), *La République à l'épreuve des peurs. De la Révolution à nos jours*, Rennes, PUR, coll. « Histoire », 2016, p. 15-26. https://books.openedition.org/pur/47355.

Blum Carol, *Rousseau and the Republic of Virtue. The Language of Politics in the French Revolution*, Ithaca/Londres, Cornell University Press, 1986.

Bonnet Jean-Claude, *Les Connivences secrètes*. *Diderot, Mercier, Chateaubriand*, Paris, CNRS, 2020.

Bonnet Jean-Claude, « Le geste souverain du glâneur dans la poétique de Louis-Sébastien Mercier », dans Élisabeth Décultot (dir.), *Lire, copier, écrire. Les Bibliothèques manuscrites et leurs usages au xviiie siècle*, Paris, CNRS Éditions, 2003, p. 219-229.

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

Bonnet Jean-Claude (dir.), *Louis-Sébastien Mercier 1740-1814 : un hérétique en littérature*, Paris, Mercure de France, 1995.

Bonnet Jean-Claude (dir.), *La Carmagnole des Muses. L'homme de lettres et l'artiste dans la Révolution*, Paris, Armand Colin, 1988.

Bouineau Jacques, *Les Toges du pouvoir, ou la Révolution de droit antique (1789-1799)*, Toulouse, Éché, 1986.

Craiutu Aurelian, *A Virtue for Courageous Minds : Moderation in French Political Thought (1748-1830)*, Princeton, Princeton University Press, 2012.

Darnton Robert, « The Facts of Literary Life in Eighteenth-Century France », dans Baker, 1987, p. 261-291.

Fichtl Ariane Viktoria, *La Radicalisation de l'idéal républicain. Modèles antiques et la Révolution française*, Paris, Classiques Garnier, 2020.

France Peter, « Éloquence révolutionnaire et rhétorique traditionnelle : étude d'une séance de la Convention », *Saggi e Ricerche di letteratura francese*, n° 24, 1985, p. 143-176.

François Alexis, *Le xviiie siècle, 2e partie : La Langue postclassique*, t. VI (1932) dans Ferdinand Brunot (dir.), *Histoire de la langue française des origines à nos jours* (1905-1938), Paris, Armand Colin, 1966.

Habib Claude, *Le Consentement amoureux : Rousseau, les femmes et la cité*, Paris, Hachette, 1998.

Hartog François, « L'autorité du temps », *Études*, 2009/7, t. 411, p. 51-64.

Hesse Carla, « Reading in extremis : Revolutionaries Respond to Rousseau », dans Charles Walton, *Into Print. Limits and Legacies of the Enlightenment. Essays in Honor of Robert Darnton*, University Park, The Pennsylvania State University Press, 2011, p. 145-157.

Houdebine Anne-Marie, « De l'imaginaire linguistique à l'imaginaire culturel », *La Linguistique*, n° 51, 2015, p. 3-39.

Joseph Laurence, *La Chute de l'intime. La Mélancolisation du discours*, Paris, Hermann, 2021.

Krantz Frederick (dir.), *History From Below : Studies in Popular Protest and Popular Ideology, in Honour of George Rudé*, Oxford, Basil Blackwell, 1988.

Linton Marisa, *The Politics of Virtue in Enlightenment France*, New York / Basingstoke, Palgrave, 2001.

Marmontel Jean-François, *De l'Autorité de l'usage sur la langue. Discours lu dans la séance publique de l'Académie Françoise, le 16 juin 1785. Par M. Marmontel, Secrétaire Perpétuel de l'Académie & Historiographe de France,* À l'Immortalité, Paris, Demonville, 1785.

Mercier Louis-Sébastien, *Néologie, ou vocabulaire de mots nouveaux, à renouveler ou pris dans des acceptions nouvelles* (1801), éd. Jean-Claude Bonnet, Paris, Belin, 2009.

Mercier Louis-Sébastien, *Le Nouveau Paris*, *par le citoyen Mercier*, Paris, Fuchs/Pougens/Cramer, 6 vol. , 1797.

Mercier Louis-Sébastien, De J.-J. *Rousseau considéré comme l'un des premiers auteurs de la Révolution*, par M. Mercier, Paris, Buisson, 2 t., 1791.

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

Mercier Louis-Sébastien, *Mon Bonnet de nuit*, Neuchâtel, Imprimerie de la Société Typographique, 1784.

Mercier Louis-Sébastien, *Tableau de Paris*, Hambourg/Virchaux/Neuchâtel, Fauche, 1781.

Mercier Louis-Sébastien, *De la littérature et des littérateurs, suivi d'un Nouvel examen de la tragédie françoise* (1778), Genève, Slatkine Reprints, 1970.

Mercier Louis-Sébastien, *L'An 2440. Rêve s'il en fût jamais*, Amsterdam, van Harrevelt, 1771.

Merlin-Kajman Hélène, « Vaugelas politique ? », *Langages*, n° 182, 2011/2, p. 111-122.

Milliot Vincent, « Les "cris" révolutionnaires : mots d'ordre et réflexion politique dans les titres de la littérature pamphlétaire », dans Frédéric Barbier, Claude Jolly et Sabine Juratic (dir.), *Livre et Révolution*, Paris, Aux amateurs de livres, 1989, p. 145-155.

Mormile Mario, *La « Néologie » révolutionnaire de Louis-Sébastien Mercier*, Rome, Bulzoni, 1973.

Murat, Laure, *L'Homme qui se prenait pour Napoléon. Pour une histoire politique de la folie*, Paris, Gallimard, 2011.

Outram Dorinda, *The Body in the French Revolution : Sex, Class and Political Culture*, New Haven / Londres, Yale University Press, 1989.

Outram Dorinda, « Le langage mâle de la vertu : Women and the Discourse of the French Revolution », dans Peter Burke et Roy Porter (dir.), *The Social History of Language,* Cambridge, Cambridge University Press, 1987, p. 120-135.

Poe Edgard Allan, *Les Poèmes d'Edgar Poe*, trad. Stéphane Mallarmé, avec portrait et fleuron par Édouard Manet, Bruxelles, E. Deman, 1888.

Roche Daniel et Chartier Roger, « Les livres ont-ils fait la Révolution ? », dans Frédéric Barbier, Claude Jolly et Sabine Juratic (dir.), *Livre et Révolution*, Paris, Aux amateurs de livres, 1989, p. 9-20.

Rousseau Jean-Jacques*, Œuvres complètes de J.-J. Rousseau*. Nouvelle édition par Mercier, Le Tourneur, Brizard, de l'Aulnaye, classée par ordre de matières, Paris Poinçot, 1788-1793, 38 vols.

Sharpe Jim, « History from below », dans Peter Burke (dir.), *New Perspectives on Historical Writing*, Cambridge, Polity Press, 1991, p. 24-41.

Simon Fabien, « Sortir de Babel. Une République des Langues en quête d'une "langue universelle" à la Renaissance et à l'âge classique ? », thèse de doctorat dirigée par Philippe Hamon et Olivier Christin, Université de Rennes 2, 2011.

Simon Fabien, « Une "République des Langues" », dans Nicholas Dion, Stéphanie Massé et Andrée-Anne Plourde (dir.), *Le Cosmopolitisme. Influences, voyages et échanges dans la République des Lettres (xve-xviiie siècle)*, Paris, Hermann, 2014, p. 257-288.

Starobinski Jean, « Éloquence antique, éloquence future : aspects d'un lieu commun d'Ancien Régime », dans Baker, 1987, p. 311-329.

Trouille Mary Seidman, *Sexual Politics in the Enlightenment : Women Writers read Rousseau*, New York, State University of New York Press, 1997.

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.

Vaugelas Claude Favre de, *Remarques sur la langue françoise, utiles à ceux qui veulent bien parler et bien escrire*, Paris, Vve Jean Camusat et Pierre Le Petit, 1647.

Voltaire, *Questions sur l'Encyclopédie*, Genève, Cramer, 9 t., 1770-1772.

PLAN

• La langue du siècle
• Langue politique et fanatisme : la dyslogie du siècle
• Néologie et ulogie

AUTEUR

Élise Pavy-Guilbert
Voir ses autres contributions
Université Bordeaux-Montaigne, elise.pavy@u-bordeaux-montaigne.fr

© Tous les textes et documents disponibles sur ce site, sont, sauf mention contraire, protégés par une licence Creative Common.